

LA DIMENSION INTELLECTUELLE DE LA FORMATION (ORGANISATION DES ÉTUDES)

La formation intellectuelle est l'une des quatre dimensions de la formation des futurs prêtres énumérées par *PDV* (43 à 59) et reprises au chapitre V de la *Ratio fundamentalis* (93 à 124). Il est clair que ces quatre piliers que sont la formation humaine, intellectuelle, spirituelle et pastorale, sont inséparables les uns des autres et ordonnés les uns aux autres ; il est clair aussi, et ce sera au cœur de mon développement sur « l'organisation des études », que la manière de les honorer dépend étroitement du *diagnostic* que l'on pose sur les personnes à former et sur leurs besoins. Un vieil adage français dit ceci : pour enseigner le latin à Pierre, il faut connaître le latin et il faut connaître Pierre. C'est pourquoi, pour ne pas simplement répéter ce que dit fort bien la *Ratio* à propos de la formation intellectuelle, je voudrais poser la question : même si nous sommes capables de dresser la liste de ce qu'il faut apprendre à Pierre, sommes-nous sûrs de suffisamment connaître Pierre ?

Avant de poser ce diagnostic sur les candidats au presbytérat en ce début du XXI^e siècle, rappelons que, puisque l'Évangile est la bonne nouvelle d'un salut universel, il est légitime et nécessaire de formuler pour la formation des hérauts de l'Évangile des exigences universelles. L'existence même d'une *Ratio* adressée à toute l'Église suppose que Pierre a des traits communs sous toutes les latitudes, qu'il s'appelle Peter, Piotr ou Pietro. À la fin des années 80 déjà, le cardinal Schönborn répondait à l'objection selon laquelle un catéchisme universel était devenu impossible compte tenu de la diversité des cultures, en faisant remarquer que sous toutes les latitudes les jeunes buvaient le même Coca Cola, écoutaient les mêmes musiques et s'habillaient avec les mêmes *blue jeans*, qu'ils témoignaient tous en somme de comportements culturels similaires et qu'il n'était donc pas absurde de prétendre s'adresser à tous à partir d'un texte normatif identique. Bien sûr, le *Catéchisme de l'Église catholique* devait se décliner en catéchismes nationaux, de même qu'aujourd'hui la *Ratio fundamentalis* doit se décliner en textes propres aux diverses conférences épiscopales, mais les bases communes demeurent.

Il est donc légitime et nécessaire *ubique et semper* d'exiger d'un futur prêtre d'être humainement équilibré, d'être un homme de prière et d'avoir un cœur de pasteur. Il est légitime et nécessaire aussi, *ubique et semper*, qu'il ait reçu une formation de base philosophique et théologique afin d'annoncer une Parole dont la vérité est universelle. C'est ce qu'affirme la *Ratio* dès le chapitre V, au premier paragraphe du numéro 116 :

La formation intellectuelle des séminaristes a pour finalité l'acquisition d'une solide compétence au niveau philosophique et théologique, tout comme une préparation culturelle générale, qui leur permettent *d'annoncer* le message évangélique à leurs contemporains de façon crédible et compréhensible, de *dialoguer* fructueusement avec le monde actuel, ainsi que de *soutenir*, à la lumière de la raison, la vérité de la foi, en montrant la *beauté*.

La formation intellectuelle est définie ici à partir de sa *finalité*, à savoir l'évangélisation (à travers les trois attitudes de l'annonce, du dialogue, et de la démonstration évangélique). D'emblée, on souligne que l'évangélisation n'est pas possible sans faire appel à l'intelligence et sans en mobiliser les ressources, mais aussi que la fonction intellectuelle doit être entendue au sens large : elle n'est pas seulement démonstrative de « la vérité de la foi », elle est aussi esthétique, car elle en montre « la beauté » et, ainsi, parle à l'homme dans la totalité de son être. Autrement dit, l'acte d'évangéliser est certes rationnel, mais non pas rationaliste, car il requiert une intelligence reliée au cœur – au sens que donne à ce mot Pascal lorsqu'il définit la foi « Dieu sensible au cœur ».

Le diagnostic posé dans la *Ratio* et ses limites

À partir de ces considérations, le diagnostic que je vais formuler à propos de Pierre qui se présente à l'Église pour devenir prêtre va se préciser comme suit : quels sont, chez Pierre, les fondements déjà existants qui lui permettront d'accueillir avec fruit la formation destinée à faire de lui un prêtre ? Je ne fais pas allusion ici à la vie théologique dans la foi, l'espérance et la charité, qui n'est pas mon sujet, mais à ce qui, dans l'intelligence et la sensibilité de Pierre, le dispose par avance à se former intellectuellement pour devenir un authentique pasteur.

Sur ce sujet, la *Ratio* n'offre pas de grands développements. Tout au plus trouve-t-on, dans la section sur les petits séminaires, la phrase suivante reprise du Code de droit canonique : « Les jeunes recevront la préparation scolaire requise dans leur pays pour accéder aux études universitaires » (n° 22) avec l'ajout suivant : « Il serait bon que le séminaire offre également une formation complémentaire qui valorise, par exemple, les aspects culturels, artistiques, sportifs, etc. » En somme, il est souhaité que les jeunes reçoivent la formation scolaire commune dans leur pays, avec des compléments : cela laisse entière la question de la valeur intrinsèque de cette formation, assurément diverse selon les pays. Plus loin, lorsqu'il est question de l'étape propédeutique, on indique que « la phase propédeutique pourra éventuellement compléter utilement la formation culturelle », mais sans préciser davantage quels manques il s'agit de combler au cours de cette étape.

La *Ratio* est plus disert en son numéro 153 à propos des difficultés et des défis que doit affronter l'intelligence croyante en notre temps. Elle les recense en reprenant *PDV* 51 : indifférence religieuse, défiance à l'égard de la capacité de la raison de dire le vrai, scientisme, défi du pluralisme extra et intra-ecclesial. Il est sûr que ces difficultés ou ces défis marquent l'intelligence et la sensibilité des jeunes d'aujourd'hui sous toutes les latitudes, mais cela laisse entière la question de fond : *comment est structurée leur intelligence* lorsqu'ils entrent au séminaire ? Force nous est de constater que nous ne trouvons pas dans la *Ratio* de réponse précise à cette question. Or, pour connaître Pierre et lui donner une formation qu'il puisse recevoir, nous avons absolument besoin d'en savoir davantage. C'est pourquoi j'ose dire que le diagnostic esquissé me paraît insuffisant, surtout dans le contexte des mutations culturelles gigantesques que notre monde connaît depuis un demi-siècle.

Le moment est venu de proposer quelques éléments pour cet état des lieux.

I/ Quelques éléments pour un diagnostic plus approfondi

1/ Premier élément :

La disparition du *background* culturel des «humanités»

J'appartiens à une génération pour laquelle il était aussi honorable de faire des études littéraires que des études scientifiques, et même pour laquelle les études littéraires étaient une sorte de prérequis : c'est ainsi qu'il paraissait bon qu'un adolescent étudie une langue ancienne (en général le latin), quelle que soit la carrière qu'il embrasserait par la suite. Un de mes amis a même pu faire ses études de médecine après avoir obtenu un baccalauréat littéraire, ce qui serait aujourd'hui impossible en France. Autrement dit, la génération des évêques que nous sommes est la dernière à avoir grandi dans l'idée que les « humanités » étaient un préalable à toute formation de type universitaire.

Chacun sait que ce n'est plus le cas aujourd'hui. Et cela ne touche pas seulement la somme des connaissances acquises, mais aussi la manière de les appréhender. Il est devenu

banal de souligner que nous sommes immergés dans un monde scientifique. Mais le défi premier n'est pas celui des sciences formelles et des sciences de la nature : c'est celui de la mentalité scientifico-technique et marchande qui tend à juger le prix des êtres et des choses à l'aune de leur utilité. Non seulement l'étude des langues anciennes est réputée inutile, non seulement la poésie ou l'éducation artistique passent pour un passe-temps d'oisifs, mais la philosophie, dans les pays où elle fait encore partie des études secondaires, est souvent vue par les jeunes comme un *pensum* à subir plutôt que comme une ouverture de l'esprit à accueillir comme une chance unique dans leur vie.

Quelle que soit leur attitude théorique à l'égard de la mentalité scientifico-technique, les candidats que nous voyons arriver en formation en sont issus et ont souvent fait des études où prévalait cette approche du monde – écoles d'ingénieurs ou écoles de commerce à titre d'exemple. Corrélativement, l'approche littéraire et artistique et même une certaine prise de distance réflexive sur leurs choix et leurs comportements leur sont beaucoup moins familières. En entrant au séminaire, ils ont beaucoup moins lu que leurs aînés (pour certains, ils n'ont pas lu du tout), et ils ont souvent subi juste la quantité de philosophie suffisante pour être dégoûtés à jamais de cette discipline : c'est dans ces dispositions d'esprit qu'ils aborderont le parcours qui leur sera imposé au séminaire ! Il nous faut donc être conscients que la « *miso-logie* », l'aversion pour le *logos* contre laquelle Platon mettait déjà en garde, est souvent présente chez nos jeunes candidats qui sont pourtant appelés, s'ils deviennent prêtres, à mettre leur vie entière au service du *Logos* divin.

Dans le paragraphe que je citais en commençant, la *Ratio* ne demande pas seulement d'acquérir « une solide compétence philosophique et théologique », mais aussi une « préparation culturelle générale ». Répétons-le, dans l'esprit des rédacteurs cette préparation culturelle à recevoir au séminaire suppose un donné déjà existant, fruit de la scolarité antérieure et, pour certains, d'une formation universitaire. Mais si la préparation culturelle ne peut plus s'appuyer sur cette préparation antécédente et si les étudiants n'ont pas, tout au long de leur croissance humaine, été sensibilisés à la valeur structurante de la culture générale, ce qui sera donné au séminaire ne risquera-t-il pas de ressembler à la maison bâtie sur le sable dont parle Jésus dans l'évangile, qui s'écroule à la première bourrasque (*Mt 7, 26-27*) ?

2/ Deuxième élément :

L'appauvrissement du langage et la crise de la pensée rigoureuse

Il y a plus grave encore : les carences dans l'apprentissage de ce que les Français appellent les « fondamentaux ». Notre époque est marquée par un phénomène très général d'*appauvrissement du langage* qu'un linguiste français déplore en ces termes : « Pensée et langage vont de pair ; il n'y a pas de pensée juste sans langage précis... Lorsque les mots précis manquent aux enfants, c'est le sens qu'ils tentent de donner au monde qui s'obscurcit... Le peu de goût pour les mots inconnus, ou seulement plus rares, s'est installé aujourd'hui dans toutes les catégories sociales... L'école devra s'appliquer à inciter tous les élèves à traduire en mots justes et pertinents leur pensée en gestation¹.

Les futurs prêtres doivent se préparer à devenir des bâtisseurs de paix, au service du Prince de la Paix, mais chacun sait que lorsque la capacité du langage s'obscurcit, c'est la violence qui prend le dessus : « La langue est faite pour expliquer, elle est faite pour argumenter avec autant de fermeté que de tempérance. Elle est aussi faite pour recevoir la pensée d'un autre avec autant de bienveillance que de vigilance. Mais, dès que les mots

¹ Alain BENTOLILA, *L'école contre la barbarie*, Paris, First 2017, p. 98-99.

viennent à manquer, alors ce sont les coups qui partent... L'impuissance linguistique rend difficile toute tentative de relation pacifique, tolérante et maîtrisée². » La capacité du dialogue requise de futurs prêtres, tout autant que celle de l'argumentation intelligente pour rendre raison de leur espérance, sont compromises dès leur entrée en formation s'ils éprouvent eux-mêmes des difficultés dans l'accession au langage : chez de jeunes adultes censés avoir bouclé leur formation humaine, la capacité de bâtir un discours précis et argumenté, nécessaire pour la prédication et la catéchèse, ne peut s'acquérir *ex nihilo*.

Le souci de la propriété des termes employés, de la précision syntactique et de l'exactitude orthographique, est révélateur d'une pensée elle-même organisée et structurée. Il y a lieu de rappeler à ce propos la définition que saint Thomas d'Aquin donne de la grammaire : « La grammaire est la science du bien parler, non qu'elle soit le principe absolu de la parole, car un homme peut parler sans la grammaire, mais parce qu'elle est la source de la rectitude du langage³. » On peut même ajouter, dans une certaine mesure : « et la source de la rectitude de la pensée elle-même ».

3/ Troisième élément :

Les ressources d'internet, ou l'illusion d'une culture « à la demande »

La *Ratio*, aux numéros 97-100, prend acte des changements considérables apportés par les réseaux sociaux dans les relations entre les hommes. Il est clair que cette « nouvelle agora » ne peut être ignorée par les futurs pasteurs : « L'utilisation des médias et l'attention au monde numérique font partie intégrante du développement de la personnalité du séminariste ». Mais si le numérique peut être un excellent serviteur pour de futurs pasteurs, cela suppose d'apprendre à l'utiliser et de ne pas lui demander ce qu'il ne peut donner, en particulier en cours de formation.

La « *googlisation* » massive de l'humanité a fait faire un pas de plus à l'homogénéisation culturelle et a fait naître l'impression de pouvoir disposer partout et à tout moment d'un bagage culturel illimité. À supposer que cela soit vrai, il faut avoir déjà reçu une solide formation pour savoir utiliser à bon escient ce puits sans fond et ne pas se croire dispensé désormais aussi bien d'une méthode de travail que d'une distance critique à l'égard des informations reçues.

Pour le dire autrement : dans un monde où la *communication* est devenue quasi instantanée, il importe de ne pas l'identifier avec la *transmission*. En effet, si « la communication consiste à faire circuler l'information dans l'espace, la transmission consiste à faire circuler l'information dans le temps. Nous avons gagné en *ubiquité* (l'espace), mais aux dépens de la *continuité* (le temps) » (Régis Debray).

L'essentiel de ce que les séminaristes doivent acquérir au cours de leurs études est de l'ordre de la transmission : il y aurait donc une illusion mortelle à imaginer Internet comme une sorte de « capital culturel »⁴, de réservoir d'informations à tout moment disponible qui dispenserait par le fait même du travail de mémorisation et surtout d'*appropriation dans une synthèse personnelle*. La culture est bien autre chose qu'un « bagage » qui, comme l'argent déposé dans une banque, exigerait seulement d'avoir accès aux distributeurs automatiques : la culture « est ce par quoi il nous est possible de rejoindre notre être propre », de sorte que « ce qui est augmenté par elle, ce n'est pas l'acquis, l'avoir, le capital culturel de l'individu, mais son être même... [En outre], elle ne prend

² *Id.*, p. 39-40.

³ S. THOMAS D'AQUIN, *De Veritate*, q. 24, a. 6, corp.

⁴ Cf. François-Xavier BELLAMY, *Les déshérités ou l'urgence de transmettre*, Paris, Plon 2014, chapitre 4 « La culture, être ou avoir ? », p. 111 s.

toute sa valeur que lorsqu'elle est transmise, et qu'elle nourrit ainsi celui qui la reçoit⁵. » C'est à ces deux conditions – développer l'être plutôt que l'avoir, permettre à autrui la même croissance – qu'elle construit l'humanité d'un prêtre et préserve sa parole, sa prédication, sa catéchèse, son comportement en général de la répétition stéréotypée des leçons apprises et des recettes prêtes à l'emploi.

II/ À partir des exigences formulées par la *Ratio*, quelques préconisations

À la lumière des constats que nous venons de faire, relisons maintenant quelques-unes des exigences formulées par la *Ratio* et efforçons-nous d'en tirer quelques préconisations concrètes en allant, si possible, des exigences les plus extérieures vers les plus intérieures, mais aussi les plus pastorales.

1/ L'idée d'une formation qui dure toute la vie

La *Ratio* déclare dans son introduction (au numéro 3) :

La formation des prêtres s'inscrit dans la continuité d'un unique « cheminement de formation du disciple » qui commence avec le baptême, se perfectionne avec les autres sacrements de l'initiation chrétienne, est accueilli comme un point central de sa vie au moment de l'entrée au séminaire et se poursuit tout au long de l'existence.

Il faut saluer sans réserve cette affirmation : la formation est, comme le souligne Mgr Jorge Carlos Patron Wong, « un unique processus qui ne doit jamais s'arrêter ». De plus, en parlant du « *disciple* » plutôt que de l'« élève » ou de l'« étudiant », la *Ratio* met en évidence que ce processus n'est pas seulement intellectuel, mais qu'il requiert toute l'existence à la suite du Christ (les expressions « formation du disciple » pour le cycle de philosophie⁶ et « configuration au Christ » pour le cycle de théologie⁷ vont dans le même sens).

Une objection vient alors à l'esprit. Si la formation est pensée pour durer toute la vie, cela devrait induire un *allègement* des matières enseignées au séminaire, puisque la possibilité serait donnée de renvoyer à plus tard ce qui n'est pas prioritaire ou qui demande une plus grande maturité. Or nous sommes obligés de constater que *tous* les textes normatifs depuis le Concile ont cédé à la tentation de charger toujours plus la barque et que la *Ratio* ne fait pas exception. Il y a là une contradiction dont il nous faut être conscients !

Il suffit pour le vérifier de considérer la masse horaire des enseignements. Alors que la moyenne des semaines de cours dans les séminaires de France est de 24, à raison de deux semestres de 12 semaines chacun (parfois 13 semaines), la *Ratio* envisage 32 semaines de cours, avec environ 25 heures de cours par semaine. Une pareille augmentation de la masse horaire est tout simplement impossible.

Il serait donc sage, pour traduire ces intuitions dans le concret, de *repenser la formation au séminaire en fonction de la formation permanente au cours des dix premières années de ministère*. Bien des éléments de la formation s'éclairent d'une lumière nouvelle lorsque le jeune prêtre a commencé à faire l'expérience du ministère : c'est alors seulement qu'apparaît l'utilité, et même la nécessité d'approfondir des questions dont l'intérêt a été sous-estimé pendant la formation – car il y a des difficultés que l'on ne comprend que

⁵ F.-X. BELLAMY, *Les déshérités*, p. 122-123.

⁶ Cf. n° 61-67.

⁷ Cf. n° 68-73.

lorsqu'on les a vécues. On pourrait donc imaginer de proposer aux jeunes prêtres, à l'issue des six premières années de ministère (soit l'équivalent de deux cycles de prédications dominicales), une pause dans l'activité pastorale équivalant au « troisième an » de la Compagnie de Jésus. Cette pause intellectuelle et humaine pourrait être allongée pour les prêtres en mesure de reprendre un cursus d'études en vue d'acquérir des compétences nouvelles.

2/ L'insistance de la *Ratio* sur la dimension « ministérielle » (176-184)

Dans la *Ratio*, les matières dites « ministérielles » viennent à la suite de la philosophie et de la théologie. Elles sont définies comme suit :

Des matières dont la connaissance est requise surtout par les exigences spécifiques du ministère pastoral futur (*CIC* 256, 1), qu'il faudra exercer dans un contexte concret et à une époque déterminée.

On peut donc interpréter le qualificatif « ministériel » comme désignant non seulement des matières nouvelles, mais aussi l'actualisation et le déploiement pastoral des matières philosophiques et théologiques déjà abordées. Ainsi l'homélie, citée parmi ces matières, ne laisse pas de côté la sagesse humaine et la connaissance de la Parole de Dieu, mais les rend communicables dans un acte pastoral qui fait « le lien entre le message que porte le texte biblique et une situation humaine, quelque chose que les gens vivent, une expérience qui réclame l'éclairage de la Parole »⁸.

En un sens, donc, toute matière étudiée précédemment est potentiellement « ministérielle », mais elle doit en quelque sorte s'incarner jusqu'au bout. C'est ainsi que, pour reprendre le même exemple, l'étude de l'Écriture qui est « l'âme de la théologie » n'aurait pas de sens pour la formation d'un futur prêtre si elle ne débouchait pas sur ses dimensions ministérielles que sont entre autres l'homélie et la catéchèse.

Mais si cette dimension ministérielle est décisive, elle nous oblige elle aussi à remettre en question nos pratiques : peut-être faut-il renoncer à proposer une formation de type *académique*, car non seulement cette formation n'est pas adaptée à des candidats ayant un faible *background* culturel, mais aussi, en étant portée à considérer l'objet enseigné comme un savoir de nature conceptuelle, voué à former des spécialistes, elle risque d'obscurcir la finalité de la formation telle que définie par la *Ratio* en son numéro 116.

Il faut donc rompre avec la simple succession des cours et des matières et avec la recherche de systématisme, voire d'exhaustivité qui caractérise l'approche universitaire. Il n'est pas nécessaire, par exemple, de connaître les doctrines des présocratiques pour devenir un bon prêtre ! En revanche, il sera certainement fructueux de comprendre l'opposition entre Socrate et les sophistes, car l'enjeu de cette opposition, le rapport entre la vérité et l'efficacité, est un enjeu spirituel qui transcende les époques et qui oblige à des choix éthiques majeurs⁹.

⁸ *Evangelii Gaudium* 154, cité en *RF* 177.

⁹ Quelques mots en conclusion sur la philosophie, cette discipline si méconnue. « La théologie a un *vademecum* avec le *Catéchisme de l'Église catholique*, me dit un professeur de séminaire. La si remarquable encyclique de saint Jean-Paul II *Fides et Ratio* ne pourrait-elle pas servir de *vademecum*, de cadre général pour la philosophie ? » La question mérite en tout cas d'être posée.

3/ Cours et séminaires : la structure dialogale de la foi (187 a et c)

Il ne semble pas que la *Ratio* réfléchisse pour elle-même à la distinction entre *cours* et *séminaires*. Elle exprime simplement le souhait que les enseignements magistraux soient complétés par des séminaires interdisciplinaires :

Dans les *cours* institutionnels, les professeurs exposeront les contenus essentiels des matières... On organisera des *séminaires interdisciplinaires* pour rendre l'étude en commun plus profitable et pour encourager une collaboration créative entre enseignants et séminaristes au niveau scientifique et intellectuel.

Essayons de prolonger cette réflexion. Nous pouvons le faire, comme nous y invite Jean-Marie Hennaux¹⁰, à partir de l'affirmation du Concile « l'étude de l'Écriture est comme l'âme de la théologie »¹¹. Cette affirmation est citée au numéro 166 de la *Ratio*, qui en déduit avec sagesse la nécessité d'accorder « l'importance qui convient à la formation biblique à tous les niveaux, depuis la *Lectio divina* jusqu'à l'exégèse ». Mais ce qui est en question va bien au-delà de l'herméneutique scripturaire : c'est la structure *dialogale* de la Sainte Écriture. Il a plu à Dieu de se révéler à l'humanité par le moyen du dialogue – aussi bien au sens vertical du dialogue entre Lui et les hommes qu'au sens horizontal du dialogue des hommes entre eux. Dans ces deux dialogues, note Jean-Marie Hennaux, les parties ne s'en tiennent pas à communiquer, mais, pour que le dialogue soit authentique, elles doivent en quelque manière *se livrer* – ne pas s'en tenir à parler « de quelque chose », mais *se dire* elles-mêmes. Et ce n'est jamais dans la parole d'un seul des interlocuteurs que l'on trouvera la vérité poursuivie, mais dans l'ensemble des paroles échangées entre eux. « La mesure de la foi, le sujet adéquat de la foi, écrit Hennaux, n'est pas le croyant individuel. Celui-ci ne détient la foi que comme "symbole", comme une pièce incomplète et brisée, qui ne saurait trouver son unité et son intégralité qu'en s'unissant aux autres.

Il s'ensuit que la formation par séminaires n'est pas un simple accessoire pour la découverte commune d'un Dieu qui, avant de se révéler comme Vérité transcendante, se révèle de façon relationnelle comme Amour. Si l'on définit la théologie à la manière aristotélicienne comme une science de l'universel, la formule des cours magistraux et de l'enseignement académique convient à merveille. En revanche, si on veut faire droit à sa structure dialogale et à sa vocation missionnaire, cela entraîne des changements profonds dans la manière de l'enseigner et la fait déboucher très naturellement sur la célébration liturgique.

Dans la méthode de formation élaborée il y a cinquante ans à l'Institut d'Études théologiques de Bruxelles et reprise au Collège des Bernardins à Paris, la place centrale accordée aux séminaires a son origine dans cette redécouverte de la nature dialogale de la vérité théologique. Convenablement articulés sur les cours magistraux (qui gardent toute leur pertinence), les séminaires rendent possible chez les séminaristes l'engagement personnel dans une prise de parole philosophique, théologique et pastorale à travers des exposés qui, alternant avec les séances de lectures de groupe, les obligent à un autre mode de confrontation et de recherche commune. Sans pouvoir ici développer davantage ce point, je voulais simplement souligner à quel point il va dans le sens des exigences de la *Ratio* et de son souhait que l'exercice de l'intelligence soit pleinement un lieu de sanctification, de confrontation fraternelle et de progrès dans la conscience ecclésiale des futurs prêtres.

¹⁰ Père Jean-Marie HENNAUX sj, « La théologie dialogale et l'Institut d'Études théologiques de Bruxelles », dans la *Nouvelle Revue théologique* 2017/3, tome 139, p. 418-429. Ce qui suit doit beaucoup à cet article.

¹¹ *Optatam totius*, 16. Cf. aussi *Dei Verbum*, 24.

4/ La *docibilitas* (45) et le tutorat (187 d)

Le mot *docibilitas*, qui apparaît au numéro 45 de la *Ratio*, est inspiré de saint Bernard et défini par Mgr Patron Wong non seulement la confiance vis-à-vis du formateur, assez passive finalement, mais aussi l'aptitude à vouloir être éduqué, vouloir « apprendre à apprendre », attitude beaucoup plus active et qui fait entrer dans un processus d'autoformation qui durera toute la vie : apprendre du Maître intérieur, de ses frères, de l'Église¹².

On pourrait traduire par le terme français *éducabilité* : plus que d'une simple capacité intellectuelle ou humaine, il s'agit d'une aptitude spirituelle. Il n'est pas indifférent de noter que cette aptitude doit se développer à la faveur de l'*accompagnement personnalisé* du séminariste, c'est-à-dire du *tutorat*.

C'est au numéro 187 d, dans les « objectifs et méthodes de l'enseignement », que l'on trouve un court développement relatif au tuteur d'études :

On favorisera l'étude personnelle guidée par des « tuteurs », de façon à ce que les séminaristes apprennent une méthode de travail scientifique et que, bien soutenus et encouragés, ils assimilent correctement l'enseignement reçu.

La vertu la plus évidente du tutorat est une réelle prise en compte de l'extrême hétérogénéité des niveaux. Bien que la disparité des niveaux ait toujours existé, l'écart se creuse aujourd'hui, en particulier à cause de la différence accentuée des *types* d'enseignement¹³ : un tutorat personnalisé peut réduire cet écart à condition d'être à la fois très ambitieux et très modeste. L'ambition doit être la même pour tous, mais le tuteur, pour être efficace, se devra d'aider son « tuteuré » à prendre en compte le réel avec beaucoup d'humilité : il s'agit non de spéculer, mais de vérifier que l'on a une orthographe acceptable, qu'on sait chercher dans un dictionnaire, qu'on connaît la différence entre une concordance et une synopse, qu'on est capable de prendre correctement des notes et de se relire, qu'on sait organiser ses notes de manière à pouvoir les réutiliser ensuite, qu'on sait que Platon vient avant Aristote et le Moyen Âge avant la découverte de l'Amérique. On pourra ensuite s'intéresser avec fruit à l'objectivité dans l'approche des textes, à la logique argumentative, bref à tout ce qui garantit la rigueur et la fécondité de la pensée.

5/ Pour une pastorale missionnaire et non « de conservation » : dimension apologétique

Comme les destinataires de la charge pastorale sont aussi les non pratiquants, les non croyants et ceux qui professent une autre religion, les séminaristes sont appelés à apprendre à *dialoguer* et à *annoncer l'Évangile du Christ* à tous, en s'efforçant de comprendre leurs attentes les plus profondes dans le respect de la liberté de chacun. C'est pourquoi les formateurs enseigneront aux futurs pasteurs comment créer de nouveaux « parvis » et de nouvelles opportunités pastorales pour aller à la rencontre de ceux qui ne partagent pas pleinement la foi catholique, mais qui cherchent avec bonne volonté une réponse éclairante et authentique à leurs interrogations les plus profondes¹⁴.

Nous sommes partis de la connaissance de Pierre, nécessaire pour lui donner la formation dont il a besoin en vue du presbytérat. Il importera qu'au terme, Pierre soit lui aussi devenu capable de porter un jugement réaliste sur le monde et les hommes qui

¹² Mgr J.-C. PATRON WONG, « L'étape propédeutique », intervention à la session des Recteurs et équipes de formateurs des Séminaires de France autour de la nouvelle *Ratio fundamentalis*, Paris, mars 2017.

¹³ Voir *supra* (I, 1) ce que nous avons dit de la tournure d'esprit « scientifico-technique ».

¹⁴ *Ratio*, 121.

l'entourent, de manière à pouvoir dialoguer avec tous. La nouvelle évangélisation requiert qu'il *connaisse* en vérité les personnes à évangéliser, et par conséquent que l'anthropologie et la vision de l'univers sous-jacentes à une société non seulement sécularisée mais post-chrétienne, lui aient été rendues accessibles sans tabou. Comment se fait-il que chez tant d'hommes et de femmes que nous rencontrons quotidiennement, le sens naturel de Dieu ait pu être déraciné au point qu'ils ont organisé leur vie sans la moindre référence à Lui ? Telle est, du moins dans les sociétés occidentales, la grande question qui se pose à l'Église, elle dont l'existence même est compromise dans ces mêmes sociétés par leur rapide déchristianisation.

Dans une société étrangère au christianisme, mais profondément religieuse, les Pères de l'Église ont élaboré quantité de « défenses et illustrations » de la foi chrétienne. Ce grand mouvement apologétique était pour eux inséparable du double devoir de dialoguer et d'évangéliser. Il n'en va pas différemment aujourd'hui, avec la difficulté spécifique de l'émergence d'un type d'homme *athée*, dont les références et les comportements sont totalement étrangers à la conscience, même vague, d'une possible transcendance. Ce fonds d'athéisme imprègne la totalité de la vision de l'existence, et les critères éthiques eux-mêmes. Il serait grave, et même suicidaire, de ne pas l'étudier pour lui-même, avec sa philosophie implicite, pendant la formation.

En guise de conclusion

On vient de le voir : un diagnostic réaliste des besoins des candidats au sacerdoce presbytéral en ce début de XXI^e siècle nous amène à constater qu'il ne suffit pas de réformer la formation intellectuelle en ajoutant des enseignements nouveaux ou en renforçant l'existant en fonction de nouvelles problématiques (psychologie, islam...), mais qu'il faut oser *repenser* l'ensemble en fonction d'une situation radicalement nouvelle.

Si nous prenons en considération de manière réaliste les jeunes qui nous sont confiés, cette tâche s'avère moins difficile qu'il n'y paraît : certes, la situation est nouvelle, mais la sagesse des Anciens demeure opératoire. Dans la transposition chrétienne du cursus des études antiques que nous trouvons chez Origène et Grégoire de Nysse, l'itinéraire allait des *Proverbes* au *Cantique des cantiques* en passant par l'*Ecclésiaste* : il commençait par l'*éthique*, se poursuivait par la *physique* et débouchait sur l'*époptique*, c'est-à-dire la contemplation des réalités divines. Cette démarche garde une actualité : dépassant le dilemme entre pastorale de conservation et pastorale missionnaire, elle suggère avant tout un regard réaliste sur le monde d'aujourd'hui et sur nous-mêmes, rendant possible enfin le progrès de l'âme et sa transformation au contact des mystères de Dieu. Elle invite aussi et surtout à ne pas séparer l'itinéraire de formation du futur prêtre et le chemin d'évangélisation qu'il sera appelé à ouvrir devant ceux qu'il rencontrera dans son ministère.

En passant de l'évangile aux *Actes des Apôtres*, saint Luc prend soin de souligner la similitude entre la croissance de Jésus « en sagesse, en taille et en grâce devant Dieu et devant les hommes » (*Lc 2, 52* – cf. *2, 40* et la croissance de l'Église « dans la crainte du Seigneur et la consolation du Saint-Esprit » (*Ac 9, 31*). La même similitude vaut pour la croissance individuelle des candidats au presbytérat et pour celle des communautés qu'ils seront appelés à enseigner, à sanctifier et à conduire avec le cœur de l'unique Pasteur.

JEAN-PIERRE BATUT
Évêque de Blois
